



CRITIQUE LIVRE

Dans ses narines

Claude Arnaud signe un livre, *Juste un Corps*, entre l'étude anatomique et l'autobiographie. Un texte d'une grande maîtrise.

PAR VINCENT JAURY



© FRANCESCA MANTOVANI, ÉDITIONS GALLIMARD

Claude Arnaud n'écrit jamais aussi bien que lorsqu'il entreprend des récits hybrides. On se souvient de son très beau *Qui dit je en nous ?* Et là, il re-signe un bel ouvrage, de cette langue classique, ligne claire et égale, *Juste un corps*. L'exercice est simple quoique d'une complexité considérable : Claude Arnaud s'attelle à se disséquer. À dépecer sous toutes ses coutures, ce qu'il appelle son corps. Exercice périlleux, comme il l'annonce d'emblée, tant un corps est opaque :

« J'oublie mon corps, le plus souvent. Tout comme je respire sans penser à mes poumons, je vis sans me soucier de lui. (...) L'incroyable réseau d'os et d'artères, de muscles et de nerfs qui me compose m'est totalement inaccessible, tout comme ce cœur, ces viscères et ces bronches qui travaillent sans relâche à mon bien-être. Ma toute première maison m'est étrangère, faite d'yeux capables de me la figurer. »

Puis, le lecteur comprend vite qu'il va s'agir dans ce livre, avant tout, du corps de l'écrivain. Qu'est-ce qu'un corps qui écrit ? Un corps vivant ? Un corps mort ? Un corps trop vivant, trop mort ? À travers l'histoire de son propre corps, Claude Arnaud nous mène dans les alcôves de l'écriture. Il se rappelle que pour lui, jeune, un écrivain n'était qu'esprit, Sartre, Beckett, Cioran, aux pantalons de velours larges, buvant, fumant, bouffant, sans aucune attention à leurs corps. C'est Morand en 1976 qui lui fait prendre conscience qu'on écrit avec son corps, son *New York*, sa vitesse d'exécution ; et Colette, qui lui fait sentir « tout ce qu'il reste d'animal en nous ».

Écrire éreinte le corps, Arnaud se souvient

que lorsqu'il a fini sa biographie de Cocteau de 865 pages, ses cheveux sont devenus blancs ; éreinté tant et si bien qu'à la quarantaine, c'est la sciatique ; il dut alors négocier avec son corps et se mit à écrire en position verticale. Non seulement l'écriture use, mais elle vous sépare du monde. Combien d'heures de sacrifice, alors que d'autres, une majorité, flânent, flirtent, se prélassent. Il y a certes ce moment où l'écrivain a fini son livre, il s'accorde alors quelques jours de liberté. Mais nous dit Claude Arnaud, cette période ne dure pas très longtemps, le drogué a besoin de sa drogue, et malgré lui, il reprend des notes. L'écriture use, et finit par tuer. Arnaud rappelle l'âge de mort de quelques grands écrivains : rares sont ceux qui ont passé la soixantaine.

Mais si la fonction d'écrivain apparaît à la lecture un sacerdoce, elle n'en est pas moins pour lui vitale. À propos de ses deux frères morts suicidés, Pierre et Philippe, l'écriture a permis d'exorciser : « Mon corps a longtemps été leurs tombeaux, avant que je ne les ensevelisse dans le livre que je leur ai consacré. » Mieux encore, les livres de l'écrivain deviennent eux-mêmes corps : « Les livres que j'ai écrits, me font un second corps, plus frais et dense que le premier. (...) Écrire ? Sécréter un exosquelette, plus longévif que le premier ». Presque l'éternité.

JUSTE UN CORPS

Claude Arnaud,
Mercure de France,
108 p., 15 €

